papyrologique de Pack, pour s'assurer qu'aucun témoin utilisable ne lui avait échappé. L'auteur trouva cent papyrus utiles à sa démonstration : lot important qui va depuis le débris minuscule et pourtant si instructif des *Mimes* de Sophron jusqu'au livre conservé en entier de l'*Entretien d'Origène avec Héraclide* ! Et je ne parle pas des témoins insignes : les *Limiers* de Sophocle, le Ménandre du Caire, les *Mimes* d'Hérodas.

Par ce contact direct avec les documents eux-mêmes, Jean Andrieu acquit une maîtrise singulière, qui lui permit de mettre en valeur ses qualités de dialecticien. Mais le sens de l'intuition ne lui fit pas non plus défaut. Je n'en citerai qu'un exemple ; à la page 271, Jean Andrieu, décrivant les signes diacritiques de la dialogation, établit la chronologie des procédés et écrit ceci : « On se demandera si nos beaux manuscrits grecs du IX^e^ siècle sont la continuation des derniers exemplaires sur papyrus (VI^e^ siècle) ou bien s'il a existé à partir du III^e^-IV^e^ siècle de notre ère deux types d'édition : l'un rudimentaire, les papyrus, l'autre d'un type plus achevé et déjà constitué sur le modèle que nous ont conservé le *Mediceus* d'Eschyle, le *Laurentianus* de Sophocle ou le *Ravennas* d'Aristophane. Cette dernière hypothèse semble la plus vraisemblable. » Or, les récentes recherches que j'ai faites moi-même sur le *Laurentianus* en vue d'une prochaine édition de Sophocle m'ont amené à croire, et à prouver, que ce précieux manuscrit était la reproduction *directe*, et j'ose dire *mécanique*, d'une de ces éditions anciennes constituées au II^e^ siècle et ayant pris leur forme définitive au IV^e^ siècle.

En examinant avec autant de largeur de vues le double domaine grec et latin, Jean Andrieu avait l'avantage de pouvoir dépasser l'âge même de nos beaux manuscrits du début du Moyen Age et d'atteindre les dernières formes du dialogue antique. En étudiant les pièces de Hrosvitha et de la *Comédie latine* du XII^e^ siècle, enquête limitée à des textes accessibles, mais sans doute un peu étroite, Jean Andrieu aborde « le type dernier et exceptionnel du conte latin médiéval, où le dialogue s'est substitué au récit par un processus lent et artificiel ». Au Moyen Age, le drame est devenu un récit. L'auteur aboutit aux mêmes conclusions en examinant les scénarios byzantins qu'il attribue à la même époque. Et peut-être a-t-il eu tort de ne pas faire un sondage dans l'énorme littérature hagiographique grecque où, dans la production des XI^e^ et XII^e^ siècles, on distingue mal ce qui est récit dramatisé et scénario proprement dit, presque adapté au jeu scénique.

A la fin de cette immense enquête, Jean Andrieu aboutissait à cette conclusion, capitale autant pour l'histoire de la littérature que pour l'histoire des textes, qu'il existe un *lien étroit entre les formes littéraires et les formes d'édition*.

J'aurais voulu suivre pas à pas chaque démonstration de l'auteur et en retenir les conclusions, toujours variées. M. J. Perret s'est acquitté de cette tâche. Il me reste à aboutir aux conclusions, qui accusent de façon de plus en plus serrée l'étroite connexion des problèmes de structure littéraire et de présentation matérielle.

« Le texte du théâtre antique était destiné par l'auteur au spectateur, non au lecteur ; le surplus des indications est dû à l'expressivité du dialogue, aux nécessités du sens et a donc un caractère fortuit. Ce n'est que par un hasard de leur survie littéraire que les textes de théâtre sont devenus des textes lus. » On s'étonnera que le lecteur antique ait pu se contenter d'exemplaires aussi déficients. Mais la lecture suppose chez les anciens une attitude d'esprit *active*, et non passive, comme celle qui nous est rendue aujourd'hui possible par la qualité de la présentation de nos éditions. Ajoutons que l'esclave *anagnoste* pouvait préparer à loisir sa lecture. Alors que pour le théâtre l'auteur songeait avant tout à ce que serait la représentation, pour le dialogue philosophique, plus directement destiné au lecteur, l'auteur avait un plus net souci d'assurer l'intelligibilité du texte. Avec le temps, on assiste à un perfectionnement croissant de l'exemplaire de lecture. Et c'est surtout au monde latin qu'est dû ce perfectionnement. En face des textes grecs qui au v^e^-vi^e^ siècle ont encore un aspect très archaïque — au moins pour les papyrus — les livres latins avaient depuis longtemps pris un aspect analogue à nos éditions.

Que dire, enfin, de l'évolution de la structure littéraire? Les œuvres de théâtre comportent une évolution profonde qui est en partie liée — et c'est là, je le répète, la vue à nos yeux la plus originale de ce travail — aux modifications de présentation subies par le texte. C'est ainsi que la notion d'acte, pour ne citer que cet exemple, s'est fortuitement dégagée sous l'influence des théoriciens qui ont essayé de ramener la comédie latine aux formes de l'ancien théâtre grec, sans comprendre quelle évolution s'était produite de l'une à l'autre. Cela provoquait la production d'œuvres d'une structure plus calculée, répondant à une technique nouvelle. La volonté délibérée des auteurs intervient peu dans cette lente évolution. « Ils ne savent pas toujours exactement ce qui est, dans le modèle utilisé, procédé de l'éditeur ou de l'écrivain ; en outre, les structures littéraires comportent un devenir qui commande l'évolution des formes. L'histoire du théâtre, le passage de la narration au drame sont significatifs à ce point de vue. » Ne voilà-t-il pas des vues qui, dépassant le cadre de l'histoire formelle des textes, nous ouvrent le large horizon de l'histoire des œuvres et de l'évolution des genres?

A. Dain.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Cicéron, Discours*, t. XIII : *Au sénat. Au peuple. Sur sa maison*, texte établi et trad. par P. Wuilleumier : 172 pages en partie doubles.

Poursuivant son édition des Discours de Cicéron, la Collection des Universités de France a publié en 1953, sous la signature de M. P. Wuilleumier, un quinzième volume, le tome XIII, qui comprend les discours prononcés par l'orateur en septembre 57, immédiatement après son retour d'exil ; le premier, *Cum senatui gratias egit*, est du 5 septembre ; le troisième, *De domo sua*, dans lequel il s'adresse aux pontifes, du 30 septembre ; quant au second, *Cum populo gratias egit*, on ne peut que lui assigner une date très proche (le même jour?) de celle du premier : en tout cas, il semble qu'on doive écarter l'hypothèse, que M. Wuilleumier n'envisage qu'avec beaucoup de scepticisme (p. 20, n. 9), selon laquelle il se confondrait avec le discours attesté, pour le 7 septembre, par *ad Att.*, IV, 1, 6 ; il s'agissait alors, devant un brusque renchérissement de la vie qui suscitait déjà des troubles, de faire nommer Pompée dictateur du blé. Il n'y a rien de tel dans le discours qui nous a été conservé. Au contraire, il célèbre encore (§ 18) la baisse des prix qui, en juillet, au moment où le rappel de Cicéron avait été décidé, avait paru marquer l'approbation des dieux ; chanter l'abondance en période de disette eût été mal venu : les deux actions de grâces ont dû être préparées, ou rédigées (l'action de grâces au sénat a été certainement *dicta de scripto*, *P. Planc.*, 74, cf. ici p. 24) dans l'euphorie du voyage triomphal qui le ramenait à Rome. Et ce n'est pas non plus à l'action de grâces au peuple, mais à la *contio* du 7 septembre, que fait allusion *Dom.*, 7. On remarquera que Cicéron ne dit pas qu'il s'est rendu au Capitole *ad gratias agendas*, « pour exprimer sa reconnaissance », mais *ad referendam gratiam*, c'est-à-dire pour la témoigner effectivement par sa présence en un moment critique où il avait un rôle actif à jouer.

De ces trois discours, qui ressassent, surtout de *De domo sua*, un peu longuement les mêmes thèmes — scélératesse de Clodius, indignité des consuls de 58, invalidité de la *lex de exsilio Ciceronis*, Rome sauvée une seconde fois parce que Cicéron choisit de fuir plutôt que de provoquer la guerre civile, fidélité à sa cause de tout le peuple romain, énergique dévouement des consuls de 57, des tribuns, de Pompée, etc... — mais qui présentent pour l'historien du droit, des institutions et même de la littérature un intérêt considérable, M. Wuilleumier nous donne une édition-traduction qui, par la conscience scrupuleuse avec laquelle elle a été préparée, ne le cède en rien aux meilleures de la série.

L'introduction d'ensemble et les notes, nécessairement réduites, mais

très denses, qui l'accompagnent au bas de la page de gauche débrouillent avec une remarquable fermeté trois ordres de problèmes. Problèmes juridiques, et d'abord le conflit entre le *senatus consultum ultimum*, invoqué par Cicéron pour justifier l'exécution, en 63, des complices de Catilina, et la *lex de capite ciuis Romani*, qui assurait la protection des particuliers contre l'arbitraire du pouvoir exécutif, mais aussi les divers points de droit que soulevaient, par exemple, l'adoption de Clodius et la consécration de la maison de sa victime. Problèmes littéraires : M. Wuilleumier, s'inspirant de la dissertation de D. Mack, *Senatsreden und Volksreden bei Cicero* (1937), poursuit avec bonheur la comparaison du *Cum senatui...* et du *Cum populo...* : on s'émerveille, en effet, de trouver ici et là les mêmes développements, dont la ressemblance va jusqu'à la répétition littérale (*Sen.*, 37 ; *Quir.*, 6-7), traités dans deux styles opposés, la gravité et la précision de l'éloquence sénatoriale, le réalisme et le pathétique de l'éloquence populaire, et dans un esprit différent, qui insiste plus complaisamment au sénat sur les mérites de Lentulus, et, devant le peuple, encense davantage Pompée, ménage César et prône le souvenir de Marius. Problèmes de tradition enfin : les manuscrits, dont les deux plus importants ont fait l'objet d'une révision spéciale, sont décrits et classés de façon originale, et l'énumération des variantes, en même temps que, dans le corps du volume, les indications de l'apparat critique, font ressortir leurs caractères distinctifs, la sûreté du *Parisinus*, la fantaisie amusante du *Harleianus*, l'utilité secondaire du *Gemblacensis* et de l'*Erfurtensis*.

Venons-en au texte lui-même, que M. Wuilleumier a constitué sans parti pris systématique et avec un éclectisme prudent, sagement conservateur (*Quir.*, 6 : *aut* ; *Dom.*, 60 : *expromo*). La dernière édition critique des trois discours était celle d'Alfred Klotz, parue en 1919 ; le *de domo sua* avait été repris et commenté par R. G. Nisbet en 1939 ; enfin, R. Sydow, dans le *Philologus* en 1937 et le *Rheinisches Museum* en 1941 et 1943, avait essayé pour son compte de résoudre certaines des difficultés subsistantes. La présente édition n'hésite pas à utiliser largement le travail des précédentes ; elle incorpore dans le texte, ou signale en note les récents acquis de la philologie (par ex. Nisbet, *Dom.*, 34 : *exheredarit* ; Sydow, *Sen.*, 26 : *dimit(tens iram suam rei p. exti)tit* ; *Dom.*, 76 : *adamanda*). En général, entre toutes les leçons proposées jusqu'ici, elle choisit, et choisit très bien. Ce n'est pas à dire qu'elle ne sache pas innover : nous avons noté neuf conjectures inédites : *Sen.*, 27 : *de illo die* ; *Quir.*, 23 : *secundo rumore* ; *Dom.*, 12 : *adlatum* ; 22 : *linguae libertatem* ; 57 : *etiamsi* ; 65 : *amandes* ; 99 : *furia patriae* ; 118 : *nisi adulescentem* ; 141 : *amens* ; auxquelles s'ajoutent deux suggestions de M. Boyancé, réviseur : *Dom.*, 12 : *adfictum* ; 65 : *nodus amoris*. Toutes

conjectures qui sont introduites avec modestie, et sans prétendre avoir atteint à la vérité définitive. De la traduction, on loucra aussi l'exactitude expressive, qui la plupart du temps dispense de tout commentaire : par exemple, dans *Dom.*, 66, le membre de phrase *regis amici filium, hostem captiuum*, avait déconcerté A. Klotz : *sane aut amici aut hostem remouendum.* La traduction de M. Wuilleumier apporte une heureuse solution : « le fils d'un roi ami ⟨de Clodius⟩, un ennemi captif ».

Est-ce à dire que nous n'ayons rien à reprendre? Relevons pourtant deux menues erreurs matérielles, pour les corriger tout de suite dans notre exemplaire : *Quir.*, 19, une coquille : *quoniam uobis* au lieu de *nobis* ; *Dom.*, 14 : un point d'interrogation omis après *flagitabat.* Mais il y a aussi quelques détails qui prêtent à discussion : *Sen.*, 25 : *Q. Metellus, et inimicus et frater inimici*, « Q. Metellus, mon adversaire et le frère de mon adversaire ». M. Wuilleumier explique en note que Q. Metellus Nepos, consul en 57, était non le frère, mais le cousin germain (*frater amitimus*) de Clodius? Pourquoi donc, ici et *Dom.*, 7, 13, 70, 87, ne pas dire « cousin »? — 26 : Q. Metellus plaide à l'assemblée du peuple la cause de Cicéron : *adstante atque audiente Italia tota*, « devant l'Italie entière, debout pour l'écouter » : traduction élégante, mais qui suggère que tous les assistants se sont levés, en signe d'enthousiasme, de leur siège, comme si d'habitude ils étaient assis. — 32 : *alter consul, ut me et rem publicam... hostibus rei publicae proderet, pactionibus eos suorum praemiorum obligarat*, « l'autre consul s'était engagé à nous livrer, la république et moi, aux ennemis de la république, en signant avec eux un pacte rémunérateur » : c'est passer un peu vite sur une difficulté que n'éclairent ni l'apparat critique ni le commentaire. M. Wuilleumier écarte la correction de Halm, qui substituait *se* à *eos*, et garde la leçon des manuscrits, avec A. Klotz, qui interprète *eos* par *hostes rei p.*, et juge, avec raison sans doute, que, si l'on adopte *se*, « languet *suorum* ». Il n'empêche qu'une construction *obligo aliquem ut id faciam* pour *me obligo alicui* semble très dure, et qu'une note eût été utile (*Dom.*, 20 : *cum... populum Romanum scelere obligasses*, est très différent). — *Quir.*, 23 : *utcumque necesse est*, « par aucune nécessité » semble peu acceptable, et l'ancienne conjecture de Jeep, *uerum neque necesse est*, qu'admettait Müller et que citait A. Klotz, aurait pu trouver place dans l'apparat critique. — *Dom.*, 13 : *lapidator* est omis dans la traduction. — 16 : *annonae uilitas* signifie-t-il « des distributions de blé à bon marché »? — 61 : dans un passage d'ailleurs mutilé, *in quos propter eorum crudelitatem inflammatae mentes nostrae fuerunt, cum horum etiam tectis et sedibus residere aliquod bellum semper ⟨uidetur⟩...*, « ceux qui ont enflammé nos esprits par leur cruauté semblent livrer à notre hostilité jusqu'à leurs maisons et leurs demeures » ; on préférerait : « il semble qu'un certain

état de guerre subsiste contre leurs maisons et leurs demeures ». — 62 : il ne faut pas prêter à Madvig (*Adv.*, II, p. 219), dans la phrase *senatus consules uocabant*, très heureusement restituée, après Plasberg, en *sic consules uocabant*, la conjecture invraisemblable *consules epulabantur*. Madvig tire ces mots de la suite pour caractériser la joyeuse insouciance des consuls de 58 pendant l'incendie de la maison de Cicéron ; il propose en réalité *sarraca conuolabant*. — On regrettera peut-être, enfin, que l'apparat critique soit parfois, par exemple *Sen.*, 13, 25, etc., un peu trop haché ; là où un membre de phrase, et non un mot isolé, a été mal transmis, il conviendrait sans doute de le citer dans son ensemble ; ce morcellement oblige le lecteur à le récrire *in extenso* pour y voir clair.

Mais on a bien compris qu'il ne s'agit là que d'imperfections vénielles, qui n'enlèvent rien au mérite de M. Wuilleumier, ni à la rare qualité de son travail. Jacques HEURGON.

— *César, Guerre d'Alexandrie*, texte établi et traduit par J. ANDRIEU : 1953, XCV & 103 pages en partie doubles.

Il y a longtemps que ceux qui suivaient le travail de M. J. Andrieu se réjouissaient à la pensée de voir s'accroître la magnifique série Budé du *Corpus Caesarianum* : après L. Constans, P. Fabre, A. Bouvet, enrichi de leurs expériences, poussant plus profondément l'étude de la tradition manuscrite, M. Andrieu allait souder par sa publication le *Bellum Ciuile* au *Bellum Africum*. Il a eu la dernière joie de voir le volume, qui paraît après des années de soins minutieux ; mais nous avons l'amertume de penser à tout ce que nous avons perdu, humainement et scientifiquement, par la mort douloureuse de notre ami.

Ce qu'il convient de dire ici, c'est que la présente édition, de caractère critique, aura été pour l'auteur un champ d'expérience et une sorte de banc d'essai, car dans le même temps qu'il la préparait il consacrait essentiellement ses efforts à une théorie de l'histoire des textes qui devait lui assurer dans ce domaine une maîtrise précoce et déjà proclamée par son entourage (cf. ci-dessus, p. 436).

Ses préoccupations de théoricien se font jour surtout dans une copieuse introduction de près de cent pages, au cours de laquelle, reprenant tout le matériel, souvent incohérent, recueilli par ses prédécesseurs, il en systématise les données, en clarifie les aspects, en dégage les conclusions : je ne vois pas bien ce qu'on pourrait ajouter ou corriger dans le texte des pages XLIII à XC, qui paraît propre à constituer une mise au point longtemps valable pour tout ce qui touche à l'histoire du texte et à la valeur respective des différentes traditions.

J'ajoute que l'Introduction contient une autre partie essentielle : les pages XXII à XLIII, consacrées au problème de la personnalité de l'au-

teur. Problème que J. Andrieu ne prétend pas résoudre, persuadé même que l'auteur en question n'est pas nécessairement un de ceux dont nous connaissons le nom et l'identité ; mais ce qui peut passer pour un modèle, c'est la méthode avec laquelle l'auteur rassemble et critique les données du problème : données externes, qui tiennent à l'histoire et aux témoignages antiques ; données internes, empruntées à l'analyse de la composition, de la langue, du style, avec une critique pénétrante en particulier des arguments empruntés par bien des devanciers imprudents aux comparaisons formelles (lexicographiques et morphologiques surtout).

Le texte latin est conservateur, avec de bonnes discussions sur les points délicats, l'apparat très complet ; quand il l'a fallu, J. Andrieu s'est résigné à noter les lacunes, parfois assez graves, mais en sachant admettre des discordances qui peuvent être le fait d'un écrivain même soigneux.

La traduction recouvre l'original sans recherche d'élégance, ne visant qu'à l'exactitude et la clarté : cet ouvrage ne demandait pas autre chose. Tels récits de bataille, d'aménagements militaires, de malversations ou d'attentat, n'en ressortent que mieux : nous savons que leur vivacité ou leur valeur concrète ne sont pas une recréation de l'éditeur, qu'elles valent en soi.

Tables et index sont exhaustifs — et seront très précieux. Des cartes permettront de suivre de façon suffisante des opérations compliquées, dans Alexandrie ou le long du Delta. M. Andrieu n'a rien ménagé pour que la lecture de ce livre soit instructive et agréable. Il y a parfaitement réussi. Quelle peine de ne pouvoir le lui dire à lui-même !

Jean BAYET.

— *Saint Jérôme. Lettres*, t. III, texte établi et traduit par Jérôme LABOURT : 1953, 264 pages.

La faible originalité critique du texte et les qualités de la traduction ont été soulignées déjà, ici même (t. XXVII, p. 293-294, et XXX, p. 458-459), à propos des deux tomes précédents. Ce troisième volume contient les *Lettres LIII-LXX* de saint Jérôme, écrites de 394 à 398, lettres variées pour le fond comme pour la forme. Mentionnons, parmi les plus importantes, celles qui concernent l'exégèse et la morale (LIII à Paulin de Nole, sorte d'*Isagoge* à l'étude des Écritures ; LIV à Furia, code du veuvage), celles qui touchent à la culture (LVII à Pammachius sur l'art de traduire ; LXX à Magnus sur l'utilisation chrétienne des auteurs païens), et les morceaux de grande éloquence (LX à Héliodore et LXVI à Pammachius, éloges funèbres et consolations). De plus, les Lettres LVI et LXVII, adressées par saint Augustin à Jérôme, ressortissent à la longue controverse qui les opposa.

M. le chanoine Labourt a senti la nécessité, si l'on voulait que le lecteur saisît les nombreuses allusions historiques ou littéraires, d'apporter de nombreux éclaircissements en note. Bien plus, il s'est rendu compte que certaines de ces allusions étaient encore mal expliquées, et s'est trouvé conduit à formuler des hypothèses neuves au cours de longs appendices. Il faut lui savoir gré de ces enrichissements. Le plus long de ces appendices, sur Évagrius d'Antioche, est si suggestif (p. 248-259) que je ne saurais ici le critiquer en détail : il me suffira de dire que je suis entièrement d'accord avec la principale thèse soutenue, à savoir l'importance historique du personnage et son influence considérable sur la vie et les opinions littéraires de Jérôme. Voici quelques remarques en marge des autres traductions et commentaires de M. Labourt :

Epist. LIII, 8, p. 21, 14 : « Dauid, Simonides noster, Pindarus et Alcaeus, Flaccus quoque, Catullus et Serenus, Christum lyra personat. » Le Serenus en question ne saurait être qu'un poète lyrique. Il ne faut donc pas l'identifier avec le compilateur Serenus Sammonicus, mais avec le poète Septimius Serenus (cf. déjà Schanz, *Röm. Litt.*, t. III, p. 24).

Epist. LIV, 13, p. 35, 24 : *interdum* ne doit pas être traduit au sens d'*interim* ou *interea*.

Epist. LV, 18, p. 41, n. 1 : conjecture intéressante supposant que les trois questions mentionnées proviennent de la lettre perdue à Abundantius.

Epist. LX, 11, p. 100, 27 : sur les sens divers de *scedulae*, cf. désormais E. Arns, *La technique du livre d'après saint Jérôme*, Paris, 1953, p. 18-22.

Epist. LX, 19, p. 109, n. 2 : corriger commitemus.

Epist. LXV, 1, p. 141, 22 : « unione fecundum » me paraît un oxymoron du type « sobria ebrietas ». Je me rallie donc à un sens « fécond en son unicité même ». La difficulté de ce texte est d'autant plus grande que Jérôme emploie aussi *unio* au sens de *union* (*Epist. XVIII*, 14, t. I, p. 69, 17 : « hac duplici, quae unione retinetur, uirtute »).

Pierre COURCELLE.

Bibliotheca Teubneriana.

— N° 1833 : *Tacitus, Ab excessu diui Augusti*, éd. E. KÖSTERMANN : 1953, XXVIII et 436 pages, 13 D. M.

M. E. Köstermann avait publié une première révision de ce texte établi par C. Halm et G. Andresen en 1934 (*Ann.* I-VI)-1936 (*Ann.* XI-XVI) ; L.-A. Constans et M. J. Bayet en avaient donné une recension dans cette Revue (XIV, 1936, p. 190-194 ; XV, 1937, p. 195-196).

La nouvelle édition se distingue de la précédente par un retour plus

marqué aux leçons du manuscrit (l'on sait que le texte des *Annales* I-VI repose sur le *Mediceus prior* LXVIII, IX^e^ siècle, et celui des *Annales* XI-XVI sur le *Mediceus alter* LXVIII, 2, XI^e^ siècle). Les travaux des savants nordiques, en particulier de E. Löfstedt et de N. Eriksson, ont encouragé M. Köstermann à adopter cette attitude. Ainsi, il maintient exulens et aliquid en 1, 4, 4 ; quod tam triste 1, 41, 4 ; inligatus 3, 21 4 ; M. Silani fratris potentia 3, 26, 3. Il renonce, par là même, à des leçons qu'il avait précédemment proposées : 2, 59, 3 il renonce à son permissu ⟨proprio⟩ et se contente du permissu de *M* ; 3, 5, 2 imitamenta *M* : inritamenta *Koest. olim ;* 4, 41, 2 uera⟨m⟩ potentia⟨m⟩ augeri : uera potentia augere *M*, uera potentia augeri *Koest. olim* ; 6, 5, 2 C. Caesarem *M* : ⟨perstrinxisse⟩ C. Caes. *Koest. olim* ; 11, 14, 2 M. Köstermann revient à uectum ; 12, 15, 2 M. Kostermann adopte la leçon de Haase genti praesidebat : genti praecellebat *M*, genti⟨s ui⟩ praecellebat *Koest. olim* ; 15, 42, 1 temptare : temperare *M*, pertemptare *Koest. olim.*

L'on voit que ce retour aux leçons des deux manuscrits de la Laurentienne n'exclut pas les leçons nouvelles, soit que M. Köstermann conserve celles d'autrui, soit qu'il propose de nouvelles lectures qui lui sont personnelles ; il lui arrive aussi de rester sur ses positions d'autrefois. Je relève : 1, 9, 4 il conserve le ⟨ut⟩ de Ferrettus, malgré Eriksson ; 2, 1, 1 Tauro est maintenu entre crochets droits, sans raison absolument valable ; 2, 11, 3 ⟨per⟩fringerent *Bezzenberger* ; 3, 52, 2 remedii⟨s s⟩isti *Pichena* ; 3, 58, 2 quinque *Lachmann* : duobus *M* (Tacite n'avait-il pas le droit de se tromper? Le même irritant problème se pose à propos des noms propres d'allure exotique : faut-il rétablir la forme correcte? Tacite, ou tel autre écrivain, n'a-t-il pas commis l'erreur que nous imputons au copiste?) ; 12, 18, 1 ⟨haud sibi⟩ maintenu : la chute de ⟨non⟩ s'expliquerait mieux paléographiquement ; 11, 23, 4 per⟨is⟩sent ⟨pro⟩strati est conservé par M. Köstermann, qui ne s'illusionne pas sur la valeur absolue de sa restitution ; 12, 63, 1 ⟨parte⟩ maintenu, avec raison ; 13, 41, 2 ⟨quiuerunt⟩ : adjonction plus discutable : O. Pettersson préférerait garder le texte des manuscrits, et je ne crois pas cette attitude inadmissible : s'il faut suppléer un verbe, la leçon de M. Köstermann est assurément la moins mauvaise ; 14, 42, 2 le ⟨deo uocatus⟩ de l'édition précédente est ramené au ⟨uocatus⟩ de C. Haereus ; 14, 43, 1 ⟨ad⟩, conservé à juste titre ; 15, 36, 3 M. Köstermann garde son ⟨in summa fortuna⟩ qui va bien avec l'idée énoncée précédemment, mais je crois que le texte du manuscrit se suffit à lui-même.

L'apparat de M. Köstermann nous tient également au courant de ses hésitations : un *probabiliter*, voire un *uix probabiliter*, nous avertissent que son choix ne s'est pas opéré sans inquiétude : cf. 2, 54, 1 ; 2, 86, 1 ; 3, 25, 2, etc... D'autre part, désireux de tenir ses lecteurs au

courant des principaux travaux qui concernent la langue et le texte de Tacite, M. Köstermann a inséré dans son apparat beaucoup de leçons qu'il n'adopte pas, mais qui lui semblent intéressantes ; il a tout à fait raison de procéder ainsi. Pour les lacunes du texte, il les signale, sans chercher à les combler lorsqu'elles sont trop étendues ; mais l'apparat consigne les tentatives d'autrui.

L'ouvrage contient, en outre, une bibliographie des travaux relatifs à la grammaire et au style de Tacite ; un tel répertoire est forcément incomplet, et je ne crois pas que sa place s'impose dans une édition de ce type. En revanche, l'*index historicus* est précieux.

Telle est cette réédition ; l'on y perçoit l'évolution d'un latiniste de valeur, qui, assagi peut-être, revient au texte des manuscrits, sans s'interdire, lorsque l'état de la tradition l'impose, de proposer des solutions personnelles : excellente méthode, appliquée avec tact et distinction.

H. Bardon.

Corpus Paravianum : Torino, Paravia.

— *T. Macci Plauti Rudens*, recensuit A. I. Amatucci : 1949, XIV-103 pages, 500 lires.

Un vétéran des études plautiniennes nous apporte après quarante-cinq ans de méditations sur son auteur une édition dont il espère « non pas qu'elle nous rendra la pièce de Plaute, mais au moins qu'elle nous en donnera quelque idée » ; elle sera en tout cas le couronnement et comme la fleur de ses travaux. Le livre se conforme aux habitudes de la Collection où il paraît ; l'apparat critique y est toutefois exceptionnellement riche de discussions qui équivalent souvent à un vrai commentaire.

Jacques Perret.

— Ignazio Cazzaniga, *S. Ambrosii Mediolanensis episcopi De uirginibus libri III* : 1948, XXXII + 95 pages. — *Incerti auctoris De lapsu Susannae (De lapsu uirginis consecratae)* : 1948, LXVII + 81 pages. — *La tradizione manoscritta del 'De lapsu Susannae' (con nuovo apparato critico)* : 1950, VIII + 65 pages.

Ces trois opuscules de M. Cazzaniga sont étroitement apparentés par le sujet ; en effet, le *De lapsu Susannae* est traditionnellement étudié dans les manuels de pair avec les œuvres d'Ambroise relatives à la virginité, même si l'attribution à saint Ambroise est aujourd'hui abandonnée.

La présente édition du *De uirginibus* repose sur dix-sept manuscrits, dont quatorze avaient été utilisés déjà par l'édition Faller du *Florilegium Patristicum*. Des trois nouveaux manuscrits examinés, l'un est

insignifiant, tandis que le manuscrit de Monza, du XI^e siècle, apparaît comme le moins interpolé de la famille germano-italique. M. Cazzaniga ne se flatte d'ailleurs pas de bouleverser le stemma de Faller. L'apparat des sources est à compléter désormais par l'article très important du P. L. Dossi, *S. Ambrogio e s. Atanasio nel De uirginibus*, dans *Acmè*, t. IV, 1951, p. 241-262 : le texte copte d'Athanase offre, en effet, de longs parallèles avec le texte latin d'Ambroise, dont il est la source, et devrait permettre une nouvelle discrimination entre les variantes (dès 1935, L. Th. Lefort, *Ambroise et Chenoute 'Sur la virginité'*, dans *Le Muséon*, t. XLVIII, p. 62 et suiv., indiquait les parallèles avec II, 6-18). P. IX, ligne 18, l'erreur typographique *ZPV* pour *ZPY* rend un développement mal intelligible.

— Plus neufs sont les deux opuscules relatifs au *De lapsu Susannae*, texte fort curieux par lui-même et dont il n'existait aucune édition critique. A la vérité, l'édition de 1948 n'apportait guère de collations personnelles de M. Cazzaniga, si ce n'est sur deux manuscrits tardifs, plus celui de Monza, du XI^e siècle, dont l'archétype remonterait à la bibliothèque de Théodelinde, reine des Lombards (?). L'éditeur tend à rabaisser l'autorité du manuscrit d'Épinal, du VII^e siècle (Stemma, p. LV), et à rendre crédit à la mention d'Ambroise dans les incipits (p. LVI-LXII). Cette base paraissait assez fragile pour une édition critique, alors qu'il existe au moins quarante-cinq manuscrits, dont plusieurs carolingiens, et que la paternité de Niceta de Remesiana est attestée par trois manuscrits anciens et semble confirmée par la mention, chez Gennade, d'un *Ad lapsam uirginem* de Niceta. L'auteur a eu lui-même le vif sentiment de ces lacunes, d'où le complément publié deux ans plus tard, et où sont utilisés sept manuscrits nouveaux. Il a pu ainsi distinguer trois classes de manuscrits et traiter le problème si intéressant de la *Lamentatio Susannae*, omise dans la classe α ; il fournit à ce propos un développement de valeur (p. 24-31) sur le genre littéraire de la Lamentation, les parallèles que présente un sermon de Jean Chrysostome, et conclut avec apparence de raison que la *Lamentatio Susannae* est authentique.

Mais l'on aimerait savoir, mieux que par le bref tableau de la p. 50, ce que l'auteur lui-même considère comme périmé dans ses vues de 1948. A la vérité, l'édition critique, qui attendait depuis quinze siècles, aurait pu attendre deux années de plus, ce qui eût évité de mettre ainsi la charrue avant les bœufs. Tel éditeur de chez nous a fait pis : traduire avant de s'être fixé à soi-même un texte ; puis donner l'édition avant les Prolégomènes critiques, qui n'ont jamais paru. Il n'est pas souhaitable que cette manière de faire se répande dans le monde patristique.

Pierre COURCELLE.

Classici latini : Roma, Tumminelli.

— I : *Publio Vergilio Marone, Il libro delle Bucoliche*, saggio introduttivo e traduzione di Fr. Giancotti : Roma, Tumminelli, 1952, 154 pages.

L'on ne saurait renouveler le texte des *Bucoliques*, et M. Giancotti n'a pas eu la prétention de s'y essayer. Son apparat est clair, un peu réduit. Je note son texte de *Buc.* 4, 62 : ... *cui non risere parentes ;* pour M. Giancotti, le v. 60 (... *risu cognoscere matrem*) doit s'entendre : « commence, enfant, à reconnaître ta mère en riant » ; de leur côté, les parents sourient à l'enfant : *cui non risere parentes*... (62). Cette interprétation est admissible. Je préférerais, peut-être, le texte : *qui non risere parentes ;* il est attesté par le témoignage de Quintilien pour ce qui est de *qui* et de la syllepse (*qui* — *hunc*), tandis que les manuscrits P R γ α présentent la leçon *parentes ;* Th. Birt a montré (*Philol. Wochensch.*, 1918, col. 186-192) que *ridere* suivi de l'accusatif ne signifiait pas seulement « se moquer de », mais aussi « sourire à quelqu'un ». Le poète invite d'abord l'enfant à manifester devant sa mère qu'il la reconnaît, en lui souriant : ce sourire la récompense des mois de gestation ; grammaticalement, cette interprétation de *risu* v. 60 me semble la seule possible. Ensuite, le thème du sourire de l'enfant reparaît au v. 63 : au parallélisme des débuts de vers (*Incipe, parue puer ;* v. 60 et v. 62) répond le retour de la même image.

Si je m'écarte de M. Giancotti sur ce point, je ne méconnais pas, pour autant, la sûreté de sa traduction et, dans la mesure où j'en puis juger, son élégance. M. Giancotti a voulu présenter une traduction hexamétrique ; la langue italienne se prêtant à ce rythme, son travail est, à cet égard, une réussite.

Lorsqu'on lit l'importante préface qu'il a placée en tête de son édition, l'on est frappé par l'absence à peu près totale de références bibliographiques. Il y a là un parti pris sur lequel l'auteur s'explique avec netteté. Il ne nie point l'importance et l'utilité de la recherche philologique, et sa préface même suppose la connaissance de beaucoup d'ouvrages spécialisés. Mais il estime qu'il est bon, parfois, d'aller aux textes sans se référer à des intermédiaires, et de les analyser pour leur beauté esthétique. Une telle attitude me paraît plus qu'admissible : elle est à recommander, à l'occasion, et à la condition que l'armature philologique sous-jacente reste solide.

M. Giancotti commence par quelques considérations sur les thèmes et les circonstances des *Bucoliques ;* le milieu historique et intellectuel est évoqué avec bonheur et sobriété. Je contesterais, en revanche,

l'utilisation qui est faite des ouvrages mineurs attribués à Virgile.

Puis l'auteur analyse la poésie de l'œuvre. Après avoir justement éliminé les schèmes architecturaux qui obéissent à des calculs numériques (thèse de M. Maury, reprise par M. Perret) ou à la loi de l'impair (thèse de M. P. Giuffrida), M. Giancotti étudie les *Bucoliques* les unes après les autres : il part de celle dont l'orchestration lui semble la moins riche et la substance poétique la moins dense, pour arriver à celle qu'il estime le plus intégralement poétique, celle qui met en œuvre les thèmes que les œuvres à venir développent dans toute leur ampleur. L'ordre de M. Giancotti est le suivant : VII, III, II, VIII, X, IV, V, VI, I, IX. L'on peut contester la légitimité du classement, mais cette manière de procéder laisse aux diverses églogues leur autonomie esthétique et évite de les plier, de gré ou de force, à une interprétation arbitraire de l'ensemble.

Je ne reprocherai pas à M. Giancotti d'énormes lacunes : son but n'était pas de tout dire[1]. Disciple de B. Croce, il cherche à fixer la valeur littéraire des *Bucoliques*, à en déterminer avec exactitude comme le poids de poésie. Je ne dirai pas que je lui donne mon accord sur tous les points ; en particulier, je ne saurais admettre que l'églogue IV soit dépourvue d'une qualité poétique qui réponde à son intérêt idéologique. Mais, dans l'ensemble, les remarques pénétrantes abondent (cf. sur Corydon, p. 23 ; sur Daphnis, p. 33-34). M. Giancotti a écrit quelques pages de critique littéraire qui sont de premier ordre. L'églogue IX lui a particulièrement réussi.

H. Bardon.

Raccolta di autori latini : Genova, Soc. edit. Dante Alighieri, Albrighi-Segati.

— T. LXXXVIII : *Senecae Troades*, 3ª ed. da R. d'Alfonso : xxviii & 110 pages.

Je ne fais que signaler pour mémoire ce nouvel échantillon des collections scolaires qui pullulent en Italie, d'autant plus que l'ouvrage est exclusivement adapté aux besoins locaux : l'Introduction est rédigée en fonction de la littérature italienne ; le commentaire consiste en ce que j'appellerais des « notes de souffleur », destinées à faciliter la lecture, sans fournir d'explication philologique.

J. Marouzeau.

1. Dans la liste des éditions antérieures manque celle de M. A. de Saint-Denis (Collection G. Budé).

Testi antichi e medievali per esercitazioni universitarie : Palermo, Palumbo.

— VII : *Atellana Fabula*, ed. D. Romano : 1953, 147 pages.

C'était une heureuse idée de publier les fragments de l'atellane dans une édition facilement accessible. Il est dommage que l'auteur n'ait pas profité de cette occasion pour faire avancer un peu plus, soit dans son Introduction (p. 9-43), soit dans ses notes explicatives (p. 129-146), quelques-uns des problèmes difficiles que posent l'établissement du texte des fragments, leur interprétation, l'histoire du genre littéraire.

Jacques Perret.

Collection Latomus : Berchem-Bruxelles.

— T. XIV : *Horace, Épodes*, éd. et trad. de L. Herrmann : 1953, 76 pages.

On ne s'étonnera pas, après ce que j'ai dit dans cette *Revue*, t. XXX, p. 463, que je ne présente pas un véritable compte-rendu du présent ouvrage. Il n'est que partie d'une série dont on connaît le thème inspirateur : retrouver coûte que coûte chez les poètes latins les traces d'une composition par 18 vers à la page. Sur le lit de Procuste ont été déjà étendus les *Tristes* (II) et l'*Ibis*, l'*Ilias Latina*, les *Satires* de Perse, les *Fables* de Phèdre. C'est maintenant au tour des poèmes iambiques d'Horace. La tâche promettait d'être ardue, car voici les chiffres de vers des *Épodes* : 34, 70, 22, 20, 102, 16, 20, 20, 38, 24, 28, 26, 18, 16, 24, 66, 81. Aucune n'offre un multiple de 18, une seule est de 18 vers, la 13e ; or, justement M. Herrmann la considère comme étrangère au recueil et la rejette dans les *Odes*. Alors? C'est ici qu'intervient la prestidigitation ; faisons le total des trois premières pièces : 126 vers = 7 fois 18 ; des pièces 4 à 9 : 216 vers = 12 fois 18 ; des pièces 12, 15, 16, 17 : 198 vers = 11 fois 18 ; il reste que 10, 11, 14 ne nous fournissent que 68 vers, chiffre non multiple de 18 ; mais qu'à cela ne tienne : en allant chercher dans l'*Appendix Virgiliana* la pièce 13, nous obtenons un total de 108 vers = 6 fois 18. Comme nous avons éliminé d'autre part le poème 13 des *Épodes*, le total général se trouve être de 648, et le total des pages ou colonnes de 36 = 2 fois 18. C. Q. F. D. « Telle était, conclut M. Herrmann, la forme primitive du livre des *Iambes* » (p. 8).

Sans doute, dit M. Herrmann (p. 34), « objectera-t-on à cette tentative de restitution du texte primitif sa hardiesse et la traitera-t-on de subjective » ; peut-être, ajoute-t-il (p. 7), « ne pourrons-nous emporter la conviction des érudits esclaves de la tradition ». Je pense que les « esclaves de la tradition » ne seront pas seuls à maintenir leur scepti-

cisme, sinon leur opposition véhémente, indépendante de l'estime qu'ils professent pour la valeur éminente de celui qu'ils regrettent de ne pas suivre dans ses savantes reconstructions.

J. MAROUZEAU.

Préparations commentées : Liège, Dessain.

— E. DE BACKER, *Agrippine et Néron de Tacite*, 5e éd. revue et corrigée par L. LAURENT, 1 vol., 150 pages, et 1 vol. de préparation commentée, 2e éd., par P. LAURENT : 1953, 262 pages.

Je n'aime guère les éditions, même scolaires, qui détachent de l'œuvre d'un auteur les pages relatives à telle ou telle question. L'élève n'a ainsi qu'une vue incomplète, et fausse, de l'original. M. de Backer et, à sa suite, M. Laurent ont extrait des *Annales* ce qui concerne les rapports d'Agrippine et de Néron : ils taillent dans le texte et y distinguent des parties fort artificielles en multipliant titres et sous-titres. Sans doute l'élève se sentira-t-il guidé. Des « documents » l'aideront peut-être à mieux interpréter Tacite. Les « questions » sont parfois étonnantes : « Que savez-vous du port de Pouzzoles? » — Rien, bien sûr ; « Que savez-vous des clients et des histrions? » — Le curieux rapprochement ! Le tout est présenté avec des artifices de typographie légèrement accrocheurs, et qui m'évoquent de fâcheuse façon certaine collection *Roma*, où tout n'est pas à admirer.

M. Laurent joint au texte un volume de « préparation ». La bibliographie en est curieuse. Quant au commentaire même, il n'a rien de cohérent : à propos de chaque texte, M. Laurent commente quelques mots, sans que jamais l'ensemble de ses explications s'oriente vers une conclusion précise. Les remarques ne s'imposent d'ailleurs pas toujours : « mox : ensuite », « spado-onis : eunuque », « boletus : champignon bolet ». L'absence de tout commentaire stylistique et esthétique me paraît une erreur grave : les textes, tous les textes, valent d'abord par leur beauté formelle. Mais, enfin, le volume d'extraits en est à sa cinquième édition, et le volume de « préparation » à sa seconde : c'est dire qu'ils rendent des services, et que j'ai tort de les apprécier médiocrement.

H. BARDON.

Oxford Classical Texts :

Sexti Properti Carmina, recogn. E. A. BARBER : Oxford Univ. Press (Amen House, Warwick Square, London, E. C. 4), 1953, 180 pages, 12/6 Sh.

Cette charmante petite édition, agréable à manier, comme tous les volumes de la Collection d'Oxford, ne prétend constituer qu'une mise

au point : l'auteur, qui a déjà publié en 1933, en collaboration avec H. E. Butler, une édition oxfordienne de Properce, a accepté la tâche de renouveler l'édition de J. S. Phillimore, parue en 1901 et revisée en 1907.

M. Barber, tout en utilisant les travaux de ses devanciers, en particulier Baehrens et Postgate, les rajeunit en partie grâce à l'appoint que lui fournit la savante édition de P. J. Enk, tout en faisant des réserves sur la valeur des deux nouveaux manuscrits utilisés par celui-ci : P et Vo, et s'aidant aussi des observations de A. La Penna (*Studi ital. di fil. cl.*, XXV, p. 199-237 ; XXVI, p. 5-35), tout en ne le suivant pas jusqu'au bout de sa reconstitution du stemma.

M. Barber a revu lui-même, soit directement, soit sur reproductions photographiques, tous les manuscrits, sauf un, ce qui confère une haute valeur à son apparat critique. Cette édition constitue donc un instrument de travail indispensable aux « propertiens », nombreux à l'heure actuelle.

J. Marouzeau.

Pitt Press Series :

— *P. Ovidi Nasonis Metamorphoseon liber I*, ed. by A. G. Lee : Cambridge Univ. Pr. 1953, Bentley House, 200 Euston Road, London, N. W. 1, VIII & 162 pages.

Methuen's Classical Texts :

Virgil, Aeneid book XII, ed. by M. S. Maguinness : Methuen & Co., 36 Essex Street, Strand, London, W. C. 2, 1953, VI & 150 pages.

Je réunis sous une même rubrique ces deux petits spécimens d'éditions, destinés tous deux aux « Sixth Formers and Undergraduates », donc conçus sur le même plan, avec les mêmes défauts inhérents à toutes les Collections scolaires et sans doute les mêmes excuses de nécessité : comment espérer que dans chaque pays les éditeurs trouvent des équipes d'auteurs assez formés aux disciplines philologiques pour satisfaire aux besoins de la science en même temps qu'à ceux de l'enseignement? Dans chacun de ces ouvrages, une bonne introduction résume pour les élèves l'essentiel de ce qu'ils doivent savoir ; c'est dans le commentaire qu'on peut trouver matière à reprendre.

Je crois devoir signaler deux ordres d'idées propres à induire les élèves en erreur ou du moins à leur donner des illusions de certitudes. L'un concerne l'ordre des mots : place du mot dans la phrase, dans le vers, dans le groupe syntaxique ; il n'est presque pas une explication qui ne se réfère à des chefs d'explication aujourd'hui controuvés ; si dans ce domaine on n'accepte pas les mises au point que j'ai tenté de faire, je demande au moins qu'on les réfute.

L'autre question est celle des rapports entre l'accent de mot et l'ictus métrique. L'un et l'autre auteur sont d'accord pour réclamer que les élèves lisent « correctement » les vers latins ; comment y parviendront-ils, par Jupiter, s'il leur faut respecter à la fois la quantité, l'accent de mot et l'accent métrique (voir par exemple Virgile, Introd., p. 33, et Ovide, v. 685)?

Faut-il après cela faire dans le détail l'épreuve du commentaire philologique? Souvent l'explication est escamotée : Virg. 447 *uidere* = *uiderunt* ; Ov. 453 *ignara* = *caeca* ; 623 *-que* = « but » ; ou rapportée à des principes discutables : Ov. 176 *dixisse* avec valeur d'aoriste est donné comme justifié par des raisons métriques, tandis qu'à 672 le parfait *sumpsisse* est supposé exprimer la rapidité de l'action ; 413 l'emploi de l'adjectif et celui du substantif au génitif sont donnés comme indifférents ; 606 *nosset* est considéré comme une syncope de la langue familière... Mais je n'ai pas attendu aujourd'hui pour prétendre que la confection d'une édition scolaire demande autant de maîtrise que celle d'une édition savante.

J. Marouzeau.

Collection « Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum ».

— T. LXXI : *Cassiodori-Epiphanii Historia ecclesiastica tripartita*, recensuit W. Jacob, editionem curauit R. Hanslik : Wien, 1952, xx + 767 pages.

Après les *Variae* éditées dans les *Monumenta* et les *Institutiones* publiées par Mynors, voici enfin la dernière grande œuvre de Cassiodore pourvue d'une édition critique, malgré sa longueur extrême. L'entreprise a été poursuivie successivement par Lietzmann, Jacob, Rehm, mais n'a pu être menée à terme, après leur mort, que par R. Hanslik. Le principal mérite du dépouillement des cent trente-sept manuscrits revient à Jacob, dont les principes de classement sont exposés dans la dissertation *Untersuchungen der handschriftlichen Ueberlieferung der sogenannten Hist. Trip. des Epiphanius-Cassiodor*, qui doit être publiée par l'Académie des sciences de Berlin. Le malheur est que M. Hanslik n'est pas entièrement d'accord avec Jacob sur les principes d'établissement du texte : p. xvi, il n'admet plus que les six classes remontent à un archétype unique ; p. xx, il se sépare de Jacob pour l'orthographe à adopter.

Les Prolégomènes mettent en relief le fait que l'*Hist. trip.* fut considérée comme suspecte d'hérésie par Grégoire le Grand (sur leur lecture par Grégoire, voir ce que j'avais dit en 1943 dans mes *Lettres grecques en Occident*, p. 381, n. 2). L'on n'en saurait pourtant conclure, comme fait

Hanslik, que la fortune de l'ouvrage date seulement du IXe siècle, tant il nous reste peu de manuscrits antérieurs à cette date (de la *Consolation* de Boèce, par exemple, nous n'avons non plus aucun manuscrit antérieur au IXe siècle).

On sait que l'*Hist. trip.* est faite de morceaux de Théodoret, Socrate, Sozomène, mis bout à bout. L'auteur montre bien que l'œuvre, exécutée sur l'ordre de Cassiodore, est pourtant le fruit du travail du seul Épiphane ; il lui arrive, par exemple, de transporter telle phrase de Socrate au sein d'un passage de Sozomène ; tantôt il traduit littéralement, tantôt il change des mots, tantôt il paraphrase librement des chapitres entiers. Outre les trois historiens ecclésiastiques, il a sous les yeux une compilation antérieure de Théodore le Lecteur, encore inédite aujourd'hui. M. Hanslik ferait bien de nous dire comment lui-même la cite, et de mentionner J. Bidez, *La tradition manuscrite de Sozomène et la Tripartite de Théodore le Lecteur* (*T. U.*, t. XXXII, 1908) ; F. Blatt, *Remarques sur l'histoire des traductions latines*, dans *Classica et mediaevalia*, t. I, 1938, p. 217-242 ; A. Siegmund, *Die Ueberlieferung der griechischen Literatur*, Munich, 1949 ; surtout S. Lundström, *Zur Hist. Trip. des Cassiodor*, *Lunds Universitets Årsskrift*, *N. F.*, t. XLIX, 1, 1952. Le texte, que l'on peut souvent contrôler à l'aide du grec, est établi d'après le meilleur manuscrit de trois des six classes, à savoir le *Carnotensis* 10, le *Leningradensis* I, 10, et le *Neapolitanus* VI, 18 ; mais parfois Épiphane n'a pas compris le texte grec qu'il traduisait (p. ex., p. 5, 35, il prend Κρητῶν pour κριτῶν et traduit : *iudices* !). Dans l'un des trois *Indices* (le *grammaticus*, p. 745-749), on trouvera l'indication intéressante des équivalents grecs. P. XVII, 8, lire *Chartres* au lieu de *Chatres*.

Pierre COURCELLE.

— T. LXXII : *Arator, De Actibus Apostolorum*, ex recensione Arturi Patch Mc KINLAY, 1951, 274 pages.

Le *Corpus* de Vienne continue à s'enrichir de nouveaux volumes, et l'on ne peut que s'en réjouir. Certains sans doute, en lisant le titre du soixante-douzième tome, regretteront qu'un nom plus illustre n'y figure pas ; mais pourtant la réédition de cette œuvre déjà bien connue intéressera non seulement ceux qui étudient la littérature des *dark ages*, mais également les médiévistes. Arator, ancien élève de l'évêque-rhéteur Ennodius de Pavie, écrivit en 544, alors qu'il était sous-diacre de l'église romaine, ce long poème, qui n'est autre que la transcription en 1.250 vers du texte de saint Luc. Le succès fut grand à l'époque, succès dû au talent du poète, au goût du public romain, heureux d'applaudir un « Virgile chrétien », et peut-être également aux circonstances

dramatiques qui entourèrent cette publication, Rome étant à la veille d'être reconquise par les Ostrogoths. Le Moyen Age ratifiera l'opinion du public romain et, à partir du IXe siècle, les manuscrits du poème d'Arator sont extrêmement nombreux ; non seulement on le lit comme on lit Prudence et Sedulius, mais on le glose abondamment : le *De Actibus* devient un des textes classiques des grammairiens carolingiens et de leurs successeurs.

L'abondance des manuscrits a permis à M. Mc Kinlay de nous présenter une belle édition, qui comporte en bas du texte non seulement les différentes leçons des manuscrits — leur nombre est tel que nous devons nous reporter aussi aux pages 161-180 — mais également les gloses qu'il a relevées, et de plus les rapprochements entre le texte d'Arator et celui des poètes antérieurs ou de ses imitateurs médiévaux. Ces rapprochements nous semblent bien souvent forcés : deux mots ou une expression courante rencontrés également chez deux écrivains ne prouvent pas une influence, et l'*index scriptorum* de la page 225 peut être alors en partie trompeur.

Le texte et l'apparat critique ne couvrent que 153 pages, le reste du volume, soit 274 pages, est consacré aux témoignages sur Arator et son art, à la survie médiévale du poème et surtout à une série d'*indices* qui permet à l'historien des idées ou au philologue de se retrouver dans une œuvre assez austère.

Nous avons donc un beau travail que M. Mc Kinlay avait déjà préparé dans quelques études parues antérieurement. A ce propos, nous regrettons que le stemma des manuscrits que l'éditeur avait établi dans son article des *Harvard Studies in Classical Philology*, LIV, 1943, p. 114, n'ait pas été reproduit dans la présente édition. Notons d'autre part, en dehors des erreurs matérielles (*dictat* pour *dicta* p. XXIV, II, 505 pour II, 278 p. XXI), qu'il faut lire à la page XXI *agnoscitur* et non *agnosceret*, l'abréviation *agn'cit'* du manuscrit envisagé par l'éditeur, à savoir le 12284 du fonds latin de la Bibliothèque Nationale, ne permettant pas d'autre lecture. Enfin, nous aurions aimé quelques renseignements biographiques sur les correspondants d'Arator (p. 1, 3, 150). Le pape Vigile et le patrice Parthénius (qu'il ne faut pas confondre avec le neveu d'Ennodius de Pavie) ont joué un rôle assez important à leur époque pour nous être rapidement présentés. Sans doute, cela n'entre pas dans le cadre d'une édition savante, mais l'historien ne peut que le regretter.

Pierre RICHÉ.

Collection « The Catholic University of America. Patristic studies ».

— T. LXXXV : *Sancti Aurelii Augustini De utilitate ieiunii*, a text with a translation, introduction and commentary. A dissertation...

by brother S. Dominic RUEGG, Washington D. C., 1951, XVIII + 130 pages.

Le propre de cette édition est d'avoir utilisé, pour un quart de l'ouvrage, le manuscrit *Vat. lat.* 5758, du VI^e^-VII^e^ siècle, alors que le *De utilitate ieiunii* n'était connu que par des éditions anciennes. Ce n'est pas à dire que les leçons de ce *V* puissent être acceptées chaque fois, car il est très fautif ; pourtant, il apporte parfois une contribution excellente, par exemple, p. 65, 4 *saturitas* au lieu de *securitas*. L'introduction touche à la date probable du sermon (16 mai 411, à Carthage), à la forme et au contenu, à l'authenticité, aux citations scripturaires, à la langue et au style. Les notes, généralement brèves, sont de caractère grammatical ou servent de justification à la variante adoptée. Quelques-unes sont un peu plus développées (p. 112, n. 1, sur *paganus* ; 120, n. 5, sur les *rixae* et le *Compelle intrare*). L'auteur a une idée assez nette de la langue des sermons, mais commet des étourderies inquiétantes (p. XV, 27, Operum s. Augustin*us* elenchus ; p. XVIII, le Schanz, t. IV, 2, n'est pas de 1914 ; p. XVII, corriger *Cayre* en *Cayré* ; p. XVIII, 15, corriger *Memoirs* en *Mémoires* ; etc...). L'impression aurait dû être surveillée de plus près.

Pierre COURCELLE.

Collection « Corpus Christianorum », series latina :

— T. I, 1 : *Quinti Septimi Florentis Tertulliani opera, pars I, Opera catholica. Adversus Marcionem* : Turnholti, Typographi Brepols, 1953, XXV + 75 pages.

Ce fascicule marque la mise en route du grand *Corpus* qui doit un jour se substituer au Migne. Nous n'avons ici, en dépit de ce que pourrait faire croire le titre, que l'édition ou la réédition de deux traités de Tertullien, mais non point l'*Adversus Marcionem*. Une très brève introduction en latin concerne Tertullien en général : sa vie, ses œuvres perdues, la tradition manuscrite des œuvres conservées (cinq collections principales, la tradition de l'*Apologeticum* étant séparée). La concision extrême de ces quelques pages est compensée par une bibliographie qui ne comporte pas moins de quinze pages et où les titres sont très intelligemment choisis. Vient ensuite l'édition de l'*Ad martyras* par Dom E. Dekkers, qui fonde son texte principalement sur le *Magliabechanus* (de Florence) I, 6, 9, et sur le *Luxemburgensis* 75, tous deux du XV^e^ siècle, mais utilise, pour les autres manuscrits, les éditions Oehler et Brindley. Les deux livres *Ad nationes* sont la réimpression de l'édition Borleffs, parue à Leyde en 1929, mais non sans améliorations dues à une meilleure lecture des passages où l'*Agobardinus* est presque illisible (voir, par

exemple, p. 27), et à l'utilisation des plus récents travaux critiques. Bien entendu, si l'on compare nos textes avec le texte imprimé dans Migne, le progrès est à peine croyable.

Pierre COURCELLE.

Collectanea Biblica Latina : Rome, Vatican.

— *Le Psautier romain et les autres anciens psautiers latins*, édition critique par dom Robert WEBER : 1953, 1 vol. in-8°, XXIII + 411 pages.

— *Biblia sacra iuxta Latinam Vulgatam uersionem ad codicum fidem iussu Pii pp. XII cura et studio monachorum abbatiae pontificiae Sancti Hieronymi in Vrbe ordinis s. Benedicti edita. Liber Psalmorum ex recensione s. Hieronymi cum praefationibus et epistula ad Sunniam et Fretelam* : 1953, 1 vol. in-4°, XVI + 299 pages.

Certains textes ont une histoire effroyablement complexe parce qu'ils sont restés *vivants* pendant des siècles, voire des millénaires ; d'où le nombre des traductions, des éditions abrégées, interpolées, contaminées, enfin les discussions infinies entre les modernes : que l'on songe à la *Regula Magistri* et à la Règle bénédictine, ou aux règles d'origine augustinienne. Parmi les livres de l'Ancien Testament, aucun sans doute n'est resté plus vivant parmi les Chrétiens que celui des *Psaumes*, utilisés pour la prière. Les deux volumes qui viennent d'être publiés sont complémentaires et seront encore complétés incessamment par le t. XI de la *Collectanea biblica Latina*. Les Bénédictins du monastère de Saint-Jérôme à Rome n'ont pu, en effet, publier le Psautier de la Vulgate sans s'intéresser du même coup à l'autre Psautier de saint Jérôme et, par delà, aux autres anciens Psautiers latins.

Rappelons que saint Jérôme a opéré au moins deux révisions du Psautier. Celle qui figure normalement, depuis le IX^e^ siècle, dans les éditions de la Vulgate (où l'inséra Alcuin) est le Psautier dit *Gallican*, révision faite d'après les *Hexaples*. Ce *Psautier Gallican* ne se lit d'ailleurs que dans les familles ΦΨΩ de la Vulgate, et a continué d'avoir, en outre, une tradition indépendante. Aussi l'excellente édition nouvelle du t. X de la Vulgate — conforme aux règles énoncées déjà, ici même, à propos des tomes précédents — tient-elle compte non seulement des manuscrits de la Bible complète, mais de treize manuscrits où le *Psautier Gallican* figure à l'état isolé (les plus anciens sont les fameux *Lugdunensis* du V^e^ siècle et *Dublinensis* du VI^e^, sans compter les fragments palimpsestes de l'*Augiensis* CXII). L'autre révision de saint Jérôme, dite *Psautier iuxta Hebraeos*, sera publiée d'ici peu en édition critique par le P. de Sainte-Marie.

Quant aux anciens Psautiers latins non hiéronymiens, certains ont

été publiés déjà de façon critique en 1912-1913 dans la *Collectanea biblica Latina;* celui du *Casinensis* 557 par dom Amelli et le texte du *Psautier latin en Afrique* par dom Capelle. D'autre part, la *Vetus Latina* de Beuron reprendra dans son ensemble tout le problème des diverses versions anciennes, non seulement d'après les manuscrits, mais d'après les citations des Pères ; travail incroyable, qui ne semble pas pouvoir être mené à terme dans un avenir proche. En attendant cette publication, le présent ouvrage de dom Weber fournit déjà un précieux instrument de travail : d'abord l'édition critique du Psautier dit *Romain*, c'est-à-dire en usage à Rome dès avant le VI^e^ siècle, mais où l'on a renoncé depuis les travaux de D. De Bruyne à voir un troisième Psautier hiéronymien. Cette édition emplit la colonne de gauche de chaque page et l'apparat critique en bas de page.

En regard, sur la colonne de droite, l'on trouve les particularités très nombreuses offertes par les autres Psautiers latins non hiéronymiens : l'Ambrosien, le mozarabe, et tous ceux qui sont à témoin unique : Psautier de Vérone, Psautier de Saint-Gall, Psautiers gaulois autres que le *Psautier Gallican*, etc... Dom Weber se défend dans l'Introduction (p. VII) de rien préjuger du problème infiniment complexe de l'interdépendance entre ces Psautiers : c'est par pure convention que le *Psautier romain* est présenté ici comme texte de base, et le texte des autres Psautiers sous forme de variantes ; le lecteur ne devra pas en conclure à une antériorité du *Psautier romain*. L'ouvrage, muni d'un *Index uerborum* développé, rendra grand service. Le patristicien n'en attendra pas moins, avec impatience accrue, le tome de la *Vetus Latina* qui l'informera sur les si nombreuses et diverses citations des *Psaumes* par les Pères.

Pierre COURCELLE.

Divers :

Plauti Truculentus, cum prolegomenis, notis criticis, commentario exegetico, ed. P. J. ENK : Leiden, Sijthoff, 1953, vol. I, 116 pages ; vol. II, 230 pages. 34 florins.

Le *Truculentus*, dont nous apprenons ici avec plaisir (I, p. 6) que Lindsay le tenait pour « one of Plautus' cleverest plays », est aussi une des pièces dont le texte est le plus abîmé, sans doute par suite de l'inexpérience du copiste dont dépendent nos trois palatins (p. 32-33). Il n'a pas fait depuis Spengel (1868) l'objet d'éditions spéciales ; la dernière édition commentée où il figure est celle d'Ussing (1886), mais beaucoup d'études fragmentaires ont paru pour l'interprétation et la restitution d'un très grand nombre de passages. La présente édition fait le bilan de tous ces travaux et porte plus loin la recherche, digne pendant de la